



E. Wachtet

E. W. W. W.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES BORDS
DE L'ADRIATIQUE
ET LE MONTÉNÉGRO

PAR

CHARLES YRIARTE

VENISE — L'ISTRIE — LE QUARNERO — LA DALMATIE — LE MONTENEGRO

ET LA RIVE ITALIENNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 fr

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

M. Ch. Yriarte est un de ces privilégiés qui, grâce à l'autorité de leur talent, à l'incalculable variété de leurs travaux, inspirent assez de confiance aux éditeurs pour qu'ils osent se lancer dans la voie périlleuse des publications de grand luxe.

Luxueux s'il en fut est, en effet, ce magnifique in-4° intitulé : *les Bords de l'Adriatique*. Impression, gravures, papier, rien n'a été négligé pour faire ressortir une œuvre féconde en révélations inédites sur quantité de pays dont les habitants sont devenus, par le fait des événements d'Orient, les héros du jour.

Après avoir rempli ses yeux d'aspects curieux, de paysages riants ou désolés, après avoir fouillé et admiré les trésors artistiques des palais, des villas, les ruines des monuments antiques laissées çà et là par le temps comme des épaves du passé, M. Charles Yriarte, mettant en ordre ses souvenirs, a composé avec intelligence et méthode une série de tableaux d'un coloris puissant, présentés avec la verve d'un humoriste et le bon sens pratique d'un voyageur habitué à définir le fort et le faible des choses et des gens, et aussi avec le bon goût d'un homme chez qui le savant se dissimule pour laisser la première place à l'observateur et à l'artiste.

L'œuvre d'un écrivain de mérite, M. Yriarte, ainsi éditée, devient un véritable objet d'art, car l'art de la plume et du crayon s'y révèle à chaque page. Les gravures illustrant *les Bords de l'Adriatique* sont d'une variété saisissante, d'une grande netteté d'exécution et d'une facture ferme et originale. Elles sont dues d'ailleurs à bon nombre de dessinateurs de talent, entre autres MM. Bayard, Janot, Stop, Girard, etc.

(*Paris-Journal*, 9 décembre 1877. — HIPPOLYTE FOURNIER.)

Tout le monde a eu entre les mains quelques-uns au moins des volumes de cette magnifique collection de voyages, entreprise par la maison Hachette, et qui, pour ne parler que de l'Europe, compte déjà des ouvrages comme *l'Espagne*, de M. Davillier; *Londres*, de M. Enault; *Rome*, de M. Francis Wey; *l'Italie*, de M. Gourdault. A ces deux derniers volumes le livre que nous annonçons sert de complément naturel, et ce mérite serait suffisant pour la foule chaque jour plus nombreuse des admirateurs de l'Italie; mais, de plus, l'ouvrage de M. Yriarte offre un intérêt tout actuel qui rendra son succès plus grand et sur lequel nous devons insister.

Ici la scène change, et l'intérêt, comme nous l'avons dit, prend un caractère d'actualité : M. Yriarte pénètre dans le Monténégro, et nous voici étudiant avec lui les mœurs de ce petit peuple rendu célèbre par la guerre d'Orient. Voici la capitale, Cettigné, bourgade bien plutôt que ville; voici le prince et la princesse, dont on nous donne des portraits. Puis viennent les détails sur la famille, sur la religion, sur l'armée, et nous ne quittons le Monténégro que pleinement instruits de la vie sociale de ce curieux petit État.

Avec M. Ch. Yriarte nous traversons l'Adriatique pour en suivre la rive italienne. Nous visitons successivement Ravenne, avec son architecture byzantine, ses mosaïques; ville curieuse entre toutes, toute pleine des souvenirs de Théodoric, de Dante, de Gaston de Foix, de Byron; Urbino et le fameux palais de ses ducs; Ancône; Lorette et son sanctuaire; Otrante, enfin, où M. Yriarte nous laisse encore éblouis des merveilles qu'il vient de faire défiler devant nous.

Une formidable rangée de pics circulaires pointe par-dessus cette nappe rugueuse : à l'arrière-plan, d'une part, l'Eiger, le Mönch, la Jungfrau ; de l'autre, le Finsteraarhorn, le Galenstock, la Furka, le Tödi, une partie de la route du Simplon avec son hospice, et aussi le Monte-Leone ; de l'autre encore, le Mont-Blanc, le Combin, et le superbe massif de Zermatt et de sa vallée. A la surface du glacier, crevassé d'une manière bizarre et couvert de toutes sortes de blocs tabulaires, se détachent trois lignes parallèles de débris erratiques qui en suivent toutes les inflexions. C'est là qu'Arnold Escher de la Linth, l'éminent géologue suisse, vint étudier la structure merveilleuse des glaciers ; on dit même que, pour mieux l'étudier, il se laissa choir dans une crevasse. Maint touriste en a fait autant, qui n'avait pas l'excuse de l'étude. A mi-route, la paroi orientale du rigide bassin délimite le lac roman-



DU HAUT DE L'EGGISCHHORN.

tique de Merjelen, long environ d'un quart de lieue et où nage souvent, quand toutefois il n'est pas à sec, toute une flottille de grands icebergs, épaves tombées de la masse glaciaire.

A partir de Viesch, la vallée devient plus étroite et la route côtoie en forêt les précipices creusés par le Rhône. Nous voici dans le dizain de Göms, en français Conches. Rude pays, peu civilisé, en tous siècles rebelle au joug. Les habitants des vingt-quatre communes disséminées sur cette rampe extrême, héros-paysans de race allemande, ont fondé jadis la liberté valaisanne ; ils présentent une grande similitude d'existence et de mœurs avec les Uraniens, dont leurs alpes sont limitrophes. Münster, leur localité principale, compte tout au plus six cents âmes. Ses chalets en mélèze noirci, avec leurs toitures de pierres plates et de bardeaux, leurs fenêtres à coulisses dont les plombs scintillent au soleil, leurs sentences gravées au fronton, et leurs têtes de loup, trophées de maintes battues communales, plantées bellement sous les avant-toits, ont un aspect des plus pittoresques.

On commence à dire ici adieu aux vergers. La région est déjà si froide, que le seigle n'y est coupé

Le Wächter

qu'en automne. Entre Münster et Ulrichen deux croix de bois rappellent les antiques luttes de l'indépendance. Détail curieux à noter : il n'y a pas de crétins dans cette partie haute de la vallée; on n'en rencontre qu'un peu plus bas, à partir de Mörel; plus bas encore, à Naters, il s'en trouve déjà davantage; descendez toujours: à Bramois, à Sion, à Fully, ils abondent, bien que tout à côté Saillon et Leitron en soient exempts. Ce phénomène de répartition est chose très-bizarre : c'est ainsi qu'en Autriche il existe certaines habitations isolées qu'on appelle « fermes du crétinisme », *Tostenhuben*, et où tous les enfants, quoique d'abord sains, se crétinisent peu à peu.

Obergestelen (Haut-Châtillon) est situé à une lieue plus loin, au pied du Grimsel, et à l'entrée du



A LA FURKA.

col de Gries qui conduit par le glacier du même nom dans la vallée piémontaise de la Formazza. Sur les pentes de ce petit village, où l'hiver dure sept mois et où même en été il gèle très-souvent soir et matin, croissent encore le seigle, l'orge et l'avoine. Le fléau redouté ici, ce sont les avalanches. Au siècle dernier, le hameau entier en fut dévasté, et je me souviens d'avoir lu cette inscription au rebord d'un mur de cimetière : *Gott! Welche Trauer! Acht und zwanzig in einem Grabe!*— « Dieu! Quel deuil! Vingt-huit victimes dans un même tombeau! »

Le dernier hameau du district, Oberwald, est cependant ceint encore de belles prairies. Des chars-traîneaux y amènent le foin odorant dans les hauts greniers, et les maisons noires y forment un contraste étrange avec l'arrière-plan chenu des névés. Un solide rempart protège l'église contre les *lavanges* (avalanches). De là le chemin monte par de grandes courbes entre l'étroite gorge où le fleuve mugit et la

base du Grimsel, et l'on arrive en cinq quarts d'heure au glacier du Rhône, à l'extrémité inférieure duquel se trouve un hôtel à clochetons. Cette magnifique coulée, avec sa marge de conifères, descend en éventail entre la belle coupole neigée du Galenstock, point culminant de la chaîne qui sépare le Valais du canton d'Uri, et les cimes du Gelmerhorn et du Gerstenhorn. La vallée de glace avec laquelle elle communique n'a pas moins de six lieues de long et s'étend jusqu'au verdoyant Gadmenthal. Près de l'hôtel, au pied du Saasberg, jaillissent trois ruisselets d'eau tiède qui vont se jeter dans le torrent du glacier. C'est là, pour les montagnards, la véritable source du fleuve et non l'écoulement torrentiel vomé par la grotte.

De l'hôtel du glacier à la Furka il y a encore deux lieues par la belle chaussée militaire qui longe pendant quelque temps la cataracte azurée des glaces. Vue magnifique, en arrière, sur le Weisshorn, le Mischabel et le Cervin. Le chemin tourne ensuite à l'est sur le col, qui s'ouvre à l'altitude même du

Grand-Saint-Bernard, entre deux sommités aiguës ressemblant de loin à deux dents de fourche : de là son nom de *Furka*. Un petit hôtel occupe le point dominant. Cette passe n'est, à vrai dire, qu'une crête large de quelques mètres, accessible aux voitures seulement à partir de la mi-juillet, et où la neige, en maint endroit, ne fond jamais complètement. Là finit le Valais et commence le canton d'Uri. En deux ou trois heures, si nous le voulions, — mais nous ne le voulons pas, — un chemin taillé en colimaçon au revers sud-est du Galenstock nous conduirait, par Réap et par Hospenthal, au charmant village d'Andermatt, un des relais de la route postale de Lucerne à Milan par le Saint-Gothard.

Il fut un temps, — c'était à l'époque que les géologues appellent quaternaire, — où le susdit glacier du Rhône, qui n'occupe aujourd'hui qu'une simple gorge, remplissait tout l'espace compris entre les massifs du Finsteraarhorn et du Mont-Rose, et descendait la vallée pennine, recevant au passage, de chaque défilé et de chaque combe latérale, un afflux additionnel de glaces et de blocs. Comptons un peu, du nord au sud, les principales gorges tributaires : sur la rive gauche, celle d'Eginen, étendue jusqu'aux glaciers de Gries et à la Nufenen ; le Binnenthal, qui s'ouvre au-dessous d'Ernen ; la coupure par où la Saltine arrive du Simplon ; la double vallée de la Viège, où se déversaient les glaces du Mont-Rose ; les vallées d'Anniviers et d'Hérens ; et enfin, dans le Bas-Valais, la triple vallée de la Dranse. Sur la rive droite, l'immense fleuve se grossissait des contingents du Grimsel, de la Jungfrau, de la Gemmi et des Diablerets. Au coude de Martigny, les masses soudées du glacier s'infléchissaient brusquement, rabotant le flanc calcaire des montagnes à droite et à gauche, passaient entre la Dent de Morcles et celle du Midi, forçaient, en s'élevant jusqu'à 1,600 mètres, l'étroite cluse de Saint-Maurice, puis, parvenues à la tête du Léman, près de Villeneuve, s'épanouissaient en éventail par-dessus le bassin lacustre jusqu'au rempart transversal du Jura.

La disparition de cette énorme nappe ne s'accomplit que lentement et graduellement, à mesure que le climat redevint plus clément et que, moins de neige tombant sur les Alpes, les rameaux projetés par chaque glacier générateur cessèrent de rallier la masse en mouvement. Les divers bassins une fois séparés les uns des autres, les glaces n'en continuèrent que mieux leur mouvement progressif de retrait. Cela dura un nombre de siècles indéterminé ; puis, un beau jour, l'évacuation de tout le bas pays se trouva consommée.

L'histoire sommaire de cette invasion, que la science regarde comme postérieure à l'apparition de l'homme sur la terre, — il ne s'agit, bien entendu, que de cet ancêtre lointain de Michel-Ange qui n'avait encore, pour se loger, lui et ses lares, qu'un antre au sein des rochers, — l'histoire, dis-je, de cette invasion est restée écrite en lettres lisibles sur la route même qu'elle a parcourue. Elle l'est d'abord sur les parois de roche que le frottement des blocs en marche a polies, nivelées, arrondies ou striées : à Martigny, par exemple, là où la Dranse débouche dans le Rhône, le glacier, grossi de l'immense affluent du Mont-Blanc et du Saint-Bernard, a exercé sur la montagne d'angle une pression telle, que les parois en sont dressées comme un mur vertical ; il a de même un peu plus bas poli et strié partout le calcaire noir de la Dent de Morcles et de celle du Midi. Cette histoire est aussi écrite dans les innombrables décombres que le torrent a charriés avec lui, dans ces amas d'argile glaciaire qu'il a étendus sur la plaine, dans les moraines qu'il y a laissées, dans les immenses roches de transport (blocs erratiques) qu'il a semées jusqu'à l'altitude de 1,400 mètres au revers du mur jurassien. Il est, aux flancs du Chasseron, quelques-unes de ces masses échouées qui sont d'un calibre tel, qu'on les peut exploiter

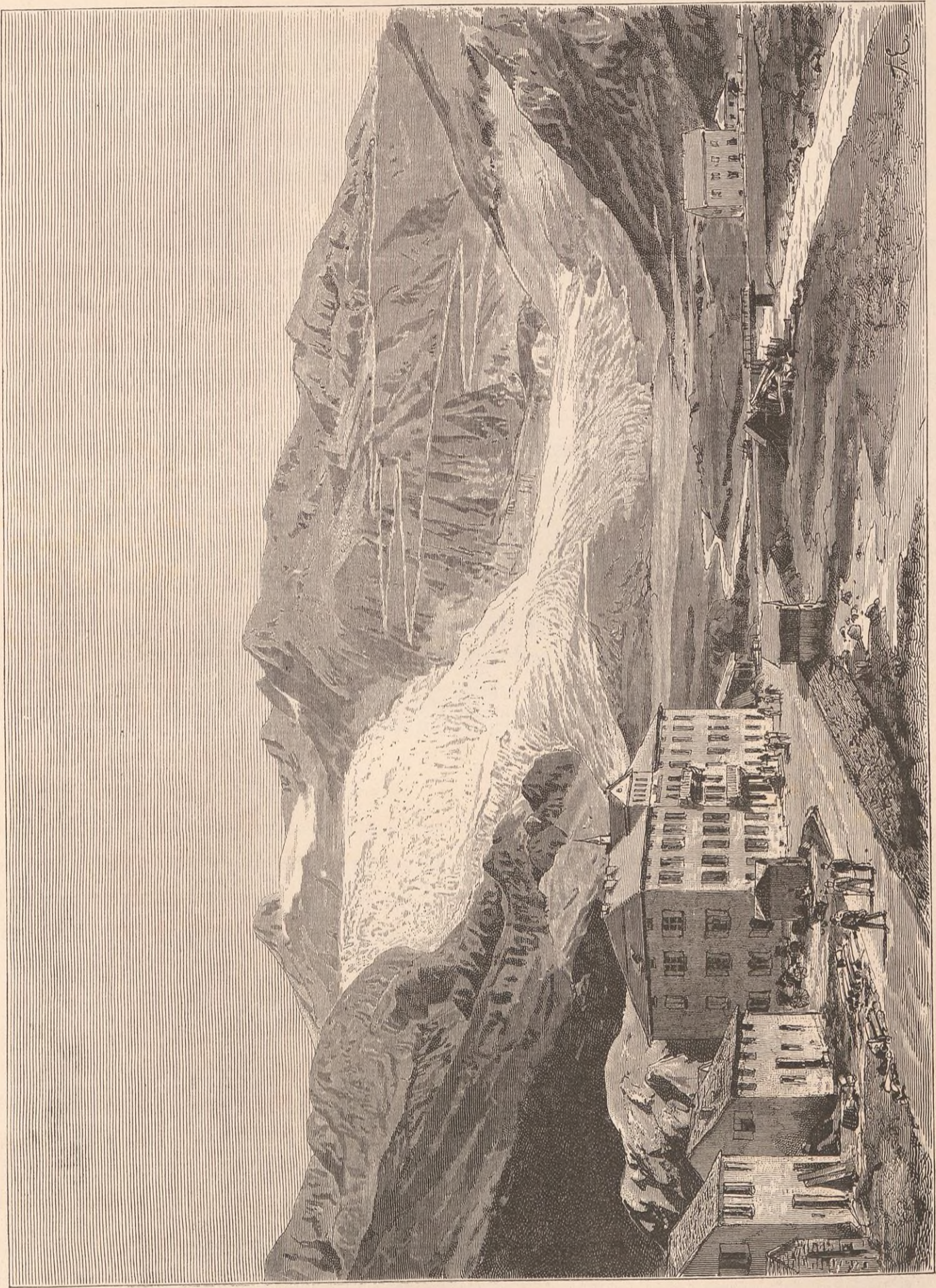
en carrières. Il en est également d'énormes dans la vallée de la Limmat, dans celle de la Reuss, aux bords de l'Aar. Plus d'un lecteur connaît peut-être la Pierre-à-Bot, près de Neuchâtel, ou cet énorme bloc de Lügiboden, aux environs d'Interlaken, qui, malgré tous les morceaux qu'on lui a dérobés (1), mesure encore 13,000 mètres cubes, ou tout au moins la fameuse Pierre-à-Niton qui se trouve près des Eaux-Vives dans le port de Genève.

Et ces roches étrangères au sol sous-jacent portent chacune avec elles leur extrait de naissance et pour ainsi dire leur feuille de route ; en les étudiant, on voit que celle-ci est venue du Mont-Blanc, celle-là du Mont-Rose, cette autre du Finsteraarhorn ou de la Jungfrau.

Quant aux moraines qu'a déposées le glacier voyageur, elles sont plus curieuses encore. Le retrait des glaces, une fois commencé, a dû se faire, non pas d'une manière égale et continue, mais avec des intermittences. Ces digues transversales de boues et de pierrailles qu'on rencontre sur le plateau helvétique et qui barrent même certains lacs, par exemple ceux de Sempach et de Baldegg, marquent sans doute autant de périodes d'arrêt pendant lesquelles a eu lieu l'accumulation des matières erratiques. Zurich est bâti sur une moraine, Berne aussi en partie. Le chemin de fer de Villeneuve à Lausanne offre des coupes de terrain de la même nature, et l'on a vu déjà que les riches coteaux vineux qui s'étagent sur les rives vaudoises sont composés de matières semblables. Avec le temps, ces informes débris ont, il est vrai, bien changé de figure : ils se sont revêtus de terre végétale, de bouquets de bois, et ne présentent plus à l'œil que de gracieuses intumescences dont la diversité même prête aux sites morainiques un charme de plus. Ajoutons que le sol ainsi constitué est presque toujours très-fertile ; les couches végétales qu'a engendrées l'émiettement de tant de roches différentes abondent en éléments de nutrition et offrent à la bêche comme à la charrue une surface meuble où le travail est des plus faciles. Mais, si l'on évoque par la pensée l'époque où toute la basse Suisse jusqu'à l'Argovie était recouverte par la gigantesque calotte des glaces, on aura une vision ultrapolaire dont les paysages même les plus chaotiques de la Nouvelle-Zemble et du Groenland ne sauraient encore nous fournir qu'une image approximative.

Dans cette submersion, toute flore, comme toute faune, avait disparu ; les masses rigides, ballotées par les vents, crevassées de hideuses gerçures, semées de décombres de toute espèce arrachés au relief alpestre, devaient se mouvoir et s'entre-choquer avec d'effroyables craquements. Il n'est guère possible de déterminer d'une manière exacte l'abaissement temporaire de température qui amena cette prodigieuse extension des glaciers helvétiques ; on sait seulement, par l'étude des fossiles tant animaux que végétaux qu'on a retrouvés dans les terrains jadis envahis, qu'un climat chaud y avait précédé ces grands froids : les plantes alpines et boréales qui se rencontrent encore dans la plaine et dans les vallées n'y croissent que sur un sol de transport, et y sont par conséquent descendues des sommets à la faveur de l'immense charriage. Sans doute le frottement des blocs voyageurs a corrodé les gorges, creusé les cirques, déformé ou rompu les arêtes de jonction, pour enrichir, exhausser d'autant les plaines inférieures ; mais ce n'est point l'action de ces blocs qui a moulé le monde que nous habitons. Celui-ci existait antérieurement, sculpté à peu près comme nous le voyons ; il avait subi l'une après l'autre toutes les influences météoriques, et, à moins que la géologie ne soit un conte bleu, on peut dire que d'ores et déjà ce monde était d'un âge respectable.

(1) Les gouvernements cantonaux ont dû aviser pour que cette exploitation ne fit pas disparaître à la longue ces témoins vénérables d'un vieil âge. Une liste a été dressée des blocs les plus caractéristiques, soit par leur volume, soit par leur position, et ces masses rocheuses ont été, de même que les forêts protectrices, sévèrement frappées d'interdit.



GLACIER DU RHÔNE.

Depuis que les eaux de la mer, qui l'avaient recouvert primitivement, s'étaient retirées, sa figure n'avait cessé de se modifier. Les sommets des montagnes, qui les premiers avaient émergé de la nappe liquide, étaient entrés peu à peu dans une atmosphère plus subtile, et partant plus froide. Au fur et à mesure que s'abaissait la couche d'air moite et fécondante, ces hautes régions devenaient plus arides. Une neige, temporaire d'abord, puis éternelle, en prit possession, et bientôt naquirent les glaciers, qui ne sont, comme nous l'allons voir, qu'une transformation de cet état de la neige que l'on appelle le *névé*. Et, de plus en plus, les eaux du ciel entraînant le sol végétal, la zone glabre et stérile tendit à s'accroître.

Les légendes populaires de la Suisse, d'accord pour le fait, sinon pour la cause, avec la science, constatent en maint endroit la disparition surnaturelle de certains hauts pacages aujourd'hui convertis en glace ou en roc nu. Les pâtres de l'Ober-Hasli racontent qu'il y avait autrefois dans l'Urbachthal, là où le glacier de Gauli dresse actuellement ses blanches aiguilles, un vaste alpage qui appartenait à une riche bergère nommée la belle Blümlisalp. Celle-ci, on ne dit pas comment, attira sur elle la colère du ciel, et elle fut engloutie avec son bien, ses vaches et son chien appelé *Rhin*. Comme de juste, la bergère revient. On l'entend parfois errer le soir sur le glacier, mêlant ses lamentations aux tintements des clochettes de son troupeau. Le Juif errant joue aussi son rôle dans ces traditions. Partout où il a passé trois fois, le sol est devenu désert. Tel est le cas du col de Saint-Théodule, près de Zermatt. Au premier passage d'Ahasvérus, il existait là toute une bourgade florissante ; quand il y revint, les maisons firent place à des arbres et à des pierres ; enfin, après sa troisième apparition, il n'y eut plus que neige et que glace (1). Le Grimsel a subi, toujours grâce au Juif, la même série de métamorphoses. Le Stockhorn est moins avancé : il n'en est encore qu'à la seconde phase ; mais gare au retour prochain de l'infatigable touriste ! Le roc stérile qui y a remplacé déjà la ville primitive maudite par Ahasvérus disparaîtra infailliblement sous un froid linceul de névé.

Qu'est-ce donc au juste qu'un glacier ?

Je suppose que, depuis le matin, vous cheminez sur quelque belle route au fond d'une vallée ; vous avez vu tout autour de vous les hautes cimes frangées de neige resplendir magnifiquement aux feux du soleil ; d'étape en étape, vous arrivez vers le coucher de l'astre à un endroit où la vallée se rétrécit ; il n'y a plus qu'une rampe tordue en lacet sur un abrupt escarpement. Sous vous, la plaine est déjà toute noyée d'ombre ; au-dessus de vous, les sommets ont perdu leurs étincellements lumineux pour prendre une couleur rosée qui va pâlisant de plus en plus et qui finit par se changer en une teinte livide. Ces monts tout à l'heure si vivants et si riches de formes ne vous présentent plus qu'une morne ossature de squelettes. Le torrent continue toutefois de mugir à vos pieds dans le défilé ; le relief déclive des forêts s'accuse toujours sur les pentes voisines, et vous aspirez encore à droite et à gauche un vivifiant arôme de verdure : rien ne vous annonce, si vous ne le savez d'avance, que quelque spectacle extraordinaire va frapper vos yeux. Tout à coup, au tournant du chemin, l'horizon vous apparaît barré par une cataracte rigide de laquelle s'échappe le torrent : c'est l'extrémité inférieure d'un glacier, tout environné, contraste merveilleux ! de splendides bouquets de sapins et léché par de belles prairies.

D'où vient l'existence de ces masses de glace au milieu de la végétation la plus luxuriante ? Le

(1) Karl Vogt, *Im Gebirg und auf den Gletschern*.

phénomène est bizarre, longtemps il resta inexpliqué ; mais que de points inexplicables pour nos grands-pères ou nos bisaïeux ne sont plus pour leurs petits-fils que des choses de savoir courant !

Lorsqu'on examine de loin, en été, la limite des *neiges perpétuelles*, — limite qui se trouve en Suisse à 2,700 mètres environ au-dessus de la mer, — on croirait qu'elle forme une ligne droite, horizontale, tranchant d'une manière uniforme et brusque avec le parement foncé des pentes inférieures. Ce n'est là qu'une illusion, qui se rectifie dès que l'on pénètre dans quelque'un de ces couloirs étroits qui découpent les massifs alpestres. Les plateaux de neige supérieurs émettent dans les gorges adjacentes de longs rameaux congelés qui descendent parfois à plus de 1,500 mètres au-dessous d'eux et finissent par toucher de leur pied des centres de population, tels que Chamonix, Cormayeur, Grindelwald, etc. Tout glacier, c'est là un fait constant d'observation, communique par sa partie supérieure avec une agglomération de neige persistante qui se renouvelle d'année en année, emplissant les vastes cirques voisins de la cime et constituant le réservoir intarissable où le glacier prend sa source. Tout ce que celui-ci perd en bas par la fusion, il le regagne ainsi plus ou moins par les apports incessants de neige qui lui viennent d'en haut.

Mais comment se fait la transformation de cette neige en glace ? C'est là certainement un des phénomènes les plus curieux de notre planète. L'été, à la chaleur des rayons solaires, la surface de la neige commence à fondre ; les gouttelettes qui résultent de cette fusion s'infiltrent dans les couches sous-jacentes, qui, saisies dèrèchef par les gelées nocturnes, — car là-haut il gèle toutes les nuits, — se changent en une masse granuleuse composée de molécules solides, encore mal cimentées entre elles, mais déjà plus adhérentes que les flocons primitifs, et d'où les alternatives de liquéfaction et de regel expulsent partiellement l'air. C'est ce qu'on appelle le *névé*. Ce n'est plus de la neige, et ce n'est pas encore de la glace. Absolument poudreux en hiver, au point de s'enlever en trombes d'avalanches, ce névé s'imbibe l'été de nouvelles quantités d'eau provenant toujours de la fonte superficielle, devient ainsi de plus en plus dur et compacte, et finit à la longue par former un ensemble de cristallisations rehaussées de belles teintes d'azur.

On se ferait une très-fausse idée de cette glace, si on la croyait semblable à celle que donne sous nos yeux la congélation de l'eau. Cette dernière, produite, on le sait, par l'agglomération de petits cristaux qui augmentent sensiblement le volume primitif, offre la transparence et l'aspect homogène du verre ; l'autre au contraire est opaque, grenue, poreuse, mélangée de graviers et de détritius ; ses fragments irrégulièrement cristallisés laissent entre eux une quantité de crevasses, de « fissures capillaires », où l'eau se loge comme dans une éponge et où il reste toujours des bulles d'air. Sa nature essentiellement rugueuse explique qu'on puisse s'y mouvoir avec bien moins de difficultés qu'on ne serait enclin à se le figurer.

Ces coulées de glace, qu'on prendrait pour l'immobilité même, sont animées d'un mouvement progressif plus ou moins rapide. Rappelons les preuves de ce fait, qui au premier abord paraît incroyable. Le glacier ne présente jamais une surface pure ; à l'instar des fleuves liquides, il charrie des pierres et autres déblais gros et menus qu'il a détachés au passage ou qui se sont spontanément écroulés sur lui. Les amas de ces débris constituent les *moraines* ou murailles sèches (*trockne Mauern*), comme on les appelle en Tyrol : moraines *latérales*, celles qui s'accumulent sur les bords mêmes du glacier, c'est-à-dire au pied des hautes parois de roche qui en forment comme les rivages ; moraines *médianes* ou mitoyennes, celles qui s'entassent au confluent de deux glaciers, lorsque ceux-ci, venant à se rencontrer, confondent en un seul amas celles de leurs moraines latérales qui longeaient l'éperon commun

de séparation (1) ; enfin moraines *terminales* ou *frontales*, les masses d'alluvions qui, par l'effet du charriage, finissent par se déposer en talus à l'extrémité inférieure du glacier.

Or, les géologues, ayant constaté que ces éboulis n'offraient pas la même constitution minéralogique que la « roche en place », celle sur laquelle repose le glacier, suivirent la traînée des débris et remontèrent ainsi jusqu'à la région qui avait fourni la matière erratique. La supposition toute plausible, c'était que ces blocs, originaires des hautes cimes, n'avaient pu descendre à l'endroit où ils se trouvaient qu'en participant à un mouvement du fleuve congelé. L'hypothèse, une fois hasardée, se vérifia par l'observation. On prit des alignements, et l'on remarqua que certains blocs, d'une année à l'autre, s'avançaient très-sensiblement vers la plaine. On constata d'une manière semblable que le glacier tantôt



GLACIER DE L'UNTERAAR.

gagnait en progression, tantôt reculait : telle moraine, qui précédemment marquait sa limite, restait isolée au-dessous de lui, comme un banc de galets marins à l'heure du reflux ; plus haut, le glacier en avait construit une autre ; puis, quand il se remettait en marche, la digue nouvelle, poussée en avant, allait s'unir à la première et l'accroître de ses débris.

Une démonstration plus convaincante fut faite, dans l'été de 1827, par un Soleurois, M. Hugi. Avec des pierres morainiques, il construisit sur le glacier de l'Unteraar, au pied de l'éperon rocheux appelé l'Abschwung, une petite cabane qu'il remplit de couchettes de foin. En 1839, MM. Vogt, Agassiz et Desor, voulant retrouver cette cabane, la cherchèrent en vain sous le promontoire : elle était descendue

(1) Mais de même qu'il y a des rivières, par exemple le Rhône et l'Arve, qui, après leur confluent, continuent de couler à part au moins pendant quelque temps, de même il y a des glaciers dont les rameaux, après s'être rejoints, marchent côte à côte sans se confondre. Tel est le cas du grand glacier de Gorner dont les quatre courants constitutifs conservent chacun leur voûture distincte et leurs moraines médianes séparées, jusqu'à la cascade où ils se précipitent et se brisent tous ensemble en une seule nappe au-dessus de Zermatt.

E. Machetti

en douze ans de plus de 1,400 mètres. L'été suivant, on constata qu'elle s'était avancée encore de 65 mètres. Elle avait donc fourni chaque année un trajet moyen de 115 mètres. Ajoutons que les trois naturalistes que je viens de nommer, désireux d'étudier plus à l'aise les phénomènes des glaciers, choisirent, toujours sur celui de l'Aar, mais à 650 mètres plus haut que Hugi, un bloc erratique qui formait saillie et installèrent sous cet auvent de schiste une hutte qu'ils appelèrent « l'hôtel des Neuchâtois ». Ce gîte, composé d'une cuisine et d'une chambre à coucher taillée dans la glace, devint bientôt une des curiosités de l'Oberland, et maint touriste, mâle ou femelle, tint à honneur d'y « descendre ». On y trouvait d'ailleurs accueil à souhait. M. Desor dit qu'une nuit trente et une personnes, guides compris, y couchèrent. On y donna même, à 2,700 mètres au-dessus du niveau de la mer, un bal qui fut sans doute le premier du genre; un orchestre composé d'un violoniste et d'un joueur de *hackbrett* venus d'Oberwald en Valais y mena joyeusement la danse. Plus récemment, un autre observateur, M. Dollfus-Ausset, a fait construire sur le même glacier, à 2,400 mètres d'altitude, un pavillon d'étude du même genre.

J'ai parlé à propos de Zermatt du glacier de Z'mutt. C'est un de ceux dont la moraine superficielle favorise le plus la marche en avant. En 1848, les glaces menaçaient un tertre où se trouvaient encore quelques arbres isolés; en 1866, il n'existait plus trace de ces derniers. En revanche, sur la rive droite du même glacier, une mélézaie occupait alors une ancienne moraine latérale; les troncs y avaient trois cents ans et plus. Le glacier de Gorner, lui aussi, a envahi depuis un siècle de beaux pâtis limitrophes; il avance toujours, culbutant tout ce qui lui fait obstacle et labourant le sol à la façon d'un soc de charrue. « Il y a moins de cinquante ans, dit M. Grad, qui a exploré en détail ces avant-postes du Mont-Rose, tout un hameau, avec habitations, chalets, greniers à foin, existait sur la rive gauche du Gorner en un point maintenant couvert de glace. J'ai vu, parmi les blocs et les graviers de la moraine, des troncs de mélèzes en lambeaux arrachés au pied du Riffel, à un kilomètre de distance. En ce moment (1866), un chalet abandonné se trouve à 5 mètres de la digue, et déjà plusieurs blocs ont roulé à ses pieds. L'ancien curé de Zermatt, pendant vingt ans qu'il a habité la paroisse, a vu tomber et disparaître plusieurs de ces habitations. Il a observé, en hiver, la marche du glacier, qui avance régulièrement de 6 mètres, de décembre à la fin de février. Engelhardt assure également que de 1830 à 1850 le Gorner a gagné une demi-lieue de terrain en ligne droite. Enfin, un autre observateur, qui passe tous les étés à Zermatt, M. Cléménz, constate que les progrès annuels du pied du glacier n'ont pas cessé jusqu'en 1862. Depuis lors, il a reculé un peu, comme le prouve le bourrelet de moraine frontale debout à quelque distance. Il y a peu de décombres en ce moment sur la pente terminale; mais, plus haut, près du sentier qui mène au glacier de Saint-Théodule, nous avons vu le gazon fraîchement soulevé, formant des bourrelets, des manchons d'un mètre de diamètre. A côté de ce point, le glacier de Gorner est plus gonflé, et il porte à sa surface une masse compacte de pierres. Quand cette nappe approchera de l'extrémité, on verra une nouvelle marche en avant. »

Tout glacier est donc animé d'un mouvement variable et intermittent dans le sens de sa pente. Quelle est la cause déterminante de cette progression? C'est un point sur lequel les savants ne s'accordent pas. De Saussure et quelques physiciens après lui ont attribué le phénomène à un simple glissement des glaces entraînées par leur pesanteur; d'autres, tels qu'Agassiz, ont émis une théorie différente, qui repose sur les alternances de froid et de chaud, et qu'il est peut-être bon, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, d'expliquer ici en deux mots.

Ceux qui ont vu de près la surface d'un glacier savent que, l'été, elle est parcourue par une infinité de ruisselets minuscules qui pénètrent dans toutes les fissures et imbibent la masse comme une éponge. Si l'on creuse un trou dans la glace, ce trou demeure toujours plein d'eau; on a beau s'évertuer à le vider, il se remplit au fur et à mesure, sans que pourtant une seule goutte y tombe par en haut. Sous l'action du froid, cette eau intérieure se congèle; en se congelant, elle augmente de volume, agrandit les fentes existantes, de sorte que la masse entière du glacier se dilate, se gonfle, et, partant, « chemine » de toutes parts, mais surtout dans le sens de sa longueur, le seul où il se puisse développer à l'aise.

Une troisième opinion, adoptée par Tyndall, et qui paraît beaucoup plus plausible, puisque l'hiver ne fait que ralentir, sans l'arrêter, la marche de ces fleuves rigides, c'est que la glace des glaciers est d'une nature molle et flexible comme la cire, et se peut définir une sorte de fluide imparfait qui est poussé en avant sur des pentes d'une certaine inclinaison par la pression naturelle qu'exercent ses couches supérieures. C'est cette plasticité qui lui permet de se mouler sur tous les accidents du lit qu'il occupe, de se recourber, de s'amincir, de se boursoufler tour à tour.

Suivons maintenant la coulée visqueuse au creux d'une vallée. Si la vallée dessine un coude, le glacier s'infléchit avec elle; mais comme le torrent, de même qu'un fleuve, est animé d'un mouvement plus rapide au centre que sur les bords, et qu'il n'est plastique que sous la *pression*, et nullement sous la *tension*, la nappe, ne pouvant s'étirer, se rompt sous l'effort et donne naissance à des crevasses. Le glacier rencontre-t-il un obstacle qu'il ne peut franchir ou pousser devant lui, il se divise en deux bras, toujours comme un fleuve, pour se rejoindre et se ressouder au delà de l'obstacle. Arrive-t-il au bord d'un escarpement, il s'y précipite en cascade, disloqué par blocs et par aiguilles, pour se reformer ensuite en un seul courant. Ces chutes de séracs aux corniches multiformes, aux pendentifs bizarrement sculptés, sont même un des spectacles les plus curieux qu'on puisse contempler. Le glacier ainsi *régénéré*, comme on dit, reprend sa course vers la vallée, jusqu'à ce qu'il ait atteint une région assez basse pour que la fusion résultant d'une chaleur plus grande arrête enfin sa marche en avant.

Sa figure terminale dépend toujours de celle de la dépression qui lui sert de lit. Si celle-ci est étroite, le glacier s'allonge en une langue sous laquelle se creuse un portail, une arcade énorme, par où s'échappe le torrent, source parfois de quelque grand fleuve, le Rhône, le Rhin, le Tessin, l'Aar, et qui, suivant l'heureuse expression de M. Élisée Reclus, n'est autre chose que le glacier libéré. La vallée au contraire s'élargit-elle, la nappe s'étale en éventail, se couvrant de crevasses radiées qui rayonnent du centre à la circonférence, et formant des voûtes frontales moins élevées par où s'écoulent les eaux glaciaires. Ces voûtes, qui présentent souvent de magnifiques teintes azurées, changent fréquemment d'aspect et de forme; parfois elles cèdent sous le poids des couches supérieures: aussi n'est-il pas prudent de s'y aventurer à l'aveugle. Pendant l'hiver les neiges et les débris de toute sorte peuvent en obstruer complètement l'ouverture, auquel cas la rivière se trouve comme emprisonnée à sa source. Quant aux ondes que vomissent ces bouches de cristal, elles varient également de couleur, tantôt pures et diaphanes comme la porte marmoréenne par où elles jaillissent, tantôt souillées d'un mélange de boue et de gravier: c'est ainsi que dans l'Oberland deux glaciers distants à peine de quelques kilomètres donnent naissance à deux cours d'eau dont l'un, la Lütchine *blanche*, descendant de Lauterbrunnen, est admirable de limpidité, tandis que l'autre, la Lütchine *noire*, qui vient de Grindelwald, roule des flots merveilleusement sales.

Exposer tant bien que mal le régime sommaire des glaciers, est affaire de quelques traits de plume;

mais en dépeindre le paysage, en retracer la vie singulière, cela requiert un labeur d'artiste. Essayons pourtant, sans nous trop mettre martel en tête, de donner au lecteur qui ne connaît point ce monde fantastique une idée approchante de l'un et de l'autre.

Il y a les glaciers aux allures paisibles, aux mœurs quasi bourgeoises, qui cheminent sans faire d'embarras par une route unie et régulière : ceux-là sont le petit nombre ; la plupart des glaciers alpestres sont des torrents précipiteux entrecoupés de crevasses béantes, hérissés de reliefs indescriptibles, blocs tabulaires ou feuilletés, pyramides aiguës, tours massives, obélisques de tout calibre. D'une semaine et d'un jour à l'autre, ce fouillis varie de figure. Les flots rigides, en se brisant, engendrent un chaos d'aiguilles et d'aiguillons, se déversent en cataractes grosses et menues, dessinent des récifs bizarres aux crêtes tranchantes ou ondulées, s'arc-boutent en voussures ou bien se creusent en gorges profondes.

Les sculptures changeantes des séracs épuisent à la longue tous les motifs. Parfois, — par exemple



TABLE DE GLACIER.

sur le glacier de l'Aar ou sur les champs de glace de Zermatt, — le voyageur s'arrête avec étonnement devant quelque large cube de pierre aplatie, sorte de dolmen erratique, supporté par un piédestal de glace d'un mètre et plus de hauteur ; on dirait une colonne de marbre couronnée de son chapiteau : c'est ce qu'on appelle une « table de glacier ». Cette œuvre étrange de la nature s'explique comme il suit. Supposez un de ces immenses blocs de rocher cheminant sur le dos du glacier. Par sa grosseur même, il y joue le rôle de parasol ; il tient à l'abri de l'action de l'air et du soleil toute la partie de glace qu'il recouvre. Autour de lui, et surtout au côté sud, la fusion n'en a pas moins lieu ; elle ronge la couche glaciaire qui diminue sans cesse d'épaisseur et à la longue se creuse en fossé, si bien que ce bloc isolé finit par prendre une position proéminente, par surgir au sommet d'un socle dont l'altitude est proportionnée à l'intensité de l'évaporation et de la fonte produites à ses pieds. Il est vrai que, monté sur le faite, il aspire tout de suite à descendre. Les météores, qui continuent leur besogne, attaquent latéralement la pyramide de glace sur laquelle repose le « champignon » ; ils commencent par en évider la base, puis mordent le corps de la colonne, qui s'amincit, s'effile de plus en plus, jusqu'à ce que,

n'ayant plus la force de soutenir le poids de sa charge, elle se brise en renversant le bloc. Celui-ci, grâce à la série toujours renaissante des mêmes phénomènes, se trouve, au bout d'un temps plus ou moins long, hissé sur un piédestal nouveau, et il en va ainsi jusqu'au moment où, ayant atteint le bord extrême du glacier, le bloc s'y perd dans la moraine.

Un autre accident curieux du paysage glaciaire, c'est l'espèce de taupinière qui a reçu le nom de *cône graveleux*. Cette intumescence, parfaitement géométrique, et dont la hauteur varie de quelques pieds à plusieurs mètres, ne vous semble, à première vue, qu'une simple accumulation de graviers; frappez-la de votre bâton, vous la trouverez résistante et inamovible autant que du roc. Et en effet, en la regardant de plus près, on s'aperçoit que les graviers n'y sont que l'enduit superficiel. Le corps intérieur est une masse de glace bien compacte qui n'a pris cette figure conique que parce que l'amoncellement de sables en ce point du glacier y a empêché les effets de l'évaporation et de la fonte. Le tumulus, ici encore, va s'élevant de plus en plus, à l'abri du ciment qui le revêt, jusqu'à ce que, ses talus étant devenus trop raides, les menus cailloux glissent et tombent, l'abandonnant désormais sans protection à l'influence dissolvante de l'air et de la chaleur.

Certains glaciers disparaissent littéralement sous les amas de pierrailles qu'ils charrient, et le voyageur en les traversant s'imagine franchir une halde d'éboulement; mais la glace qui compose la substance même du glacier, au lieu d'engloutir, comme le névé, tout ce qui tombe à sa surface, demeure toujours absolument pure, sans mélange de sables et de cailloux. Les montagnards expliquent tout bonnement ce fait en disant que le glacier, auquel d'ailleurs beaucoup d'entre eux prêtent une *âme*, « ne souffre rien d'impur, » et rejette tout corps étranger. Effectivement, creusez un trou dans la masse glaciaire, — aussi profond qu'il vous plaira, — et enfouissez une pierre dans ce trou: vous verrez, au bout d'un certain temps, celle-ci reparaitre à la surface. Le phénomène, ne vous en déplaise, n'a rien que de très-naturel; vous déduisez sans peine de tout ce qui précède que ce n'est pas la pierre qui a remonté par un magique effort d'expectoration du glacier, mais bien le niveau de la glace qui s'est abaissé, par suite de la fusion, à l'endroit que la pierre occupe (1): c'est là une petite expérience que chaque touriste peut faire à son gré.

Après les reliefs du glacier, parlons un peu de ses dépressions. Voici d'abord les puits verticaux qu'on nomme des *moulins*. Comment se forment ces ouvertures? D'une manière également très-simple. Tout champ de glace, je l'ai dit, est sillonné par une multitude de ruisselets, provenant de la fonte, qui usent et corrodent la surface rugueuse du plateau, y tracent des sillons serpentins semblables aux *Karrenfelder* des roches de lapiaz. Que ces filets d'eau torrentueux rencontrent une crevasse sur leur passage, ils s'y précipitent, avec un bruit de roue de moulin, et l'élargissent en une cavité demi-circulaire. Ce sont ces puits, d'une profondeur presque toujours très-considérable, qu'on utilise pour évaluer approximativement l'épaisseur de la couche de glace, soit en y plongeant une corde à sonde, soit en y jetant une pierre et en notant la durée de sa chute. Très-souvent, ces failles se déplacent avec la masse qui les entoure; souvent aussi, n'ayant pu s'achever et percer la glace de part en part, elles demeurent à l'état de simples mares, de cuvettes pleines, qui changent également de place et ne trouvent leur écoulement que si d'aventure elles viennent à passer au-dessus d'un puits véritable.

(1) C'est ainsi que des corps humains engloutis ont été également ramenés à la surface.

Il existe d'autres creux, généralement peu profonds, et d'une origine toute différente, qui portent le nom de *baignoires*. Ceux-là ne proviennent plus de la chute des ruisselets dans quelque mince gerçure du glacier; ce sont de simples dépressions produites aux endroits où il n'y a pas de fentes par des dépôts naturellement calorifiques de sables et de graviers. Quelques-uns restent entièrement à sec, d'autres dessinent de petits lacs fort limpides, qui vont s'évasant de plus en plus, et qui ont parfois leurs affluents et leurs débouchés. Ils disparaissent d'ailleurs aussi vite qu'ils se sont formés, et la multiplication en est prodigieuse.

Différentes encore sont les *crevasses* proprement dites, qui s'ouvrent généralement dans une direction perpendiculaire à celle du glacier et qui sont d'autant plus nombreuses que celui-ci est plus



CREVASSE DU GLACIER DU RHONE.

incliné. Quiconque a seulement cheminé sur la nappe inférieure de la Mer de Glace à Chamonix connaît l'aspect singulier et saisissant de ces fissures, qui se produisent particulièrement l'été, par les temps variables, et dans les nuits qui suivent des journées de chaleur humide. Un craquement subit, accompagné de sourdes détonations, puis de grésillements et souvent de secousses dans la masse glaciaire, annonce toujours la naissance d'une crevasse. Ce n'est d'abord qu'une fente à peine perceptible, juste de quoi introduire la lame d'un couteau; mais, peu à peu, — très-lentement d'ordinaire, — la fente s'élargit, et en quelques semaines ou quelques mois devient un gouffre effroyable, parfois étrangement mobile, et qui change de forme et de dimension d'une saison à l'autre. Quel touriste, pour peu qu'il ait la tête assez froide, n'a voulu se donner le plaisir de plonger un regard curieux dans un de ces trous dont les parois, étincelant d'abord de reflets bleuâtres, finissent par se perdre en des ténèbres insondables à l'œil? Penchez-vous : au fond de l'abîme, dont la bouche vous jette au visage une bouffée d'air âpre et froid,

vous croyez percevoir comme un sourd murmure de flots mystérieux. C'est qu'en effet les eaux continuent à courir sous le glacier; le froid même de l'hiver ne pénètre pas à ces profondeurs : enfoncé à 2 ou 3 mètres, le thermomètre ne marque qu'un froid maximum de 2 degrés au-dessous de zéro, et à 10 mètres on trouve déjà la température du point de fusion.

La vie du glacier commence dès le lever du soleil. Le champ rigide, de même que la forêt, secoue son nocturne engourdissement et retentit de bruissements joyeux. Les flaques d'eau se reprennent à frissonner, les gouttelettes qui tombent sur les saillies des crevasses s'y brisent en pétillant, les fleurs du glacier (1) s'écroulent, les ruisselets jaseurs reprennent leur cours, et, poussés par eux, les sables se remettent à choir dans les trous; çà et là, quelque gros bloc descellé de son piédestal roule en grondant sur les pentes. Toutes ces voix du glacier deviennent plus fortes et plus hardies à mesure que l'astre s'élève sur l'horizon; il est vrai qu'un rien les fait taire : qu'une traînée de nuages intercepte les rayons solaires, voilà le glacier qui cesse sa chanson, pour ne la reprendre qu'avec le retour de la pleine lumière.

Bien que l'on puisse cueillir sur la neige des glaciers des bouquets de myosotis et de renoncules, le glacier proprement dit n'a pas de flore; en revanche, il a une faune, représentée par de petits insectes sauteurs, qui appartiennent à la famille des podures (aptères), et qu'on appelle les « puces du glacier ». Noirs et brillants, ils ont des antennes et le dos comme garni d'écaillés. Ils s'insinuent dans les moindres rigoles de la glace, et cheminent là en touristes, par des sentiers invisibles à l'œil, mais fort suffisants pour eux. Ces animalcules sont, paraît-il, très-voraces, et ils sont effectivement pourvus d'un appareil de mastication relativement respectable.

Outre ces pucerons, le glacier a pour habitants une espèce d'infusoires du genre *Disceræa*, qui, mêlés à une algue particulière (*Protococcus nivalis*), produisent le curieux phénomène désigné sous le nom de *neige rouge*. Cette neige rouge, que de Saussure découvrit le premier sur le Brévent et le Saint-Bernard, a été aussi observée dans les régions polaires, et le capitaine Ross dit même y avoir vu des côtes de huit milles anglais d'étendue qui en étaient entièrement couvertes. On avait cru d'abord que ce n'était qu'une simple matière inanimée logée dans les intervalles des grains de neige; mais plus tard, en août 1839, M. Shuttleworth, en ayant trouvé au Grimsel, reconnut, par une série d'études faites au microscope dans l'hospice du col, que c'étaient bel et bien des corps organisés, appartenant les uns au règne végétal, les autres, c'est le plus grand nombre, au règne animal. Ces derniers, de figure ovale, ou en forme de poire, ont une carapace siliceuse et deux trompes ou appendices de locomotion à l'aide desquelles ils se meuvent avec une vitesse étonnante. Leur diamètre varie d'un cinquantième à un cent cinquantième de millimètre; leur couleur est tantôt d'un rouge vif tirant sur le sang, tantôt d'un rouge brunâtre très-foncé (2). L'unique spécimen de neige rouge que j'aie eu, pour ma part, occasion de voir dans l'Oberland, m'a fait l'effet d'une poussière de hampes d'herbe-à-Robert qu'on aurait réduites en particules merveilleusement fines.

Ces infusoires ne peuvent vivre que sur leurs névés; au bout de très-peu d'heures qu'on les en a retirés, ils succombent, probablement à l'excès de chaleur. Quant aux algues qui les accompagnent

(1) On appelle ainsi les bouquets de menues aiguilles de glace, aux formes bizarres, qui résultent de la congélation de l'eau dans les fissures qui séparent les aspérités du glacier.

(2) A ceux-là en sont mêlés d'autres de même nature, mais absolument incolores ou d'un gris terne, qui, par conséquent, ne contribuent en aucune façon à donner à la neige sa teinte rouge.

dans la neige, elles se composent de globules sphériques remplis d'une substance granuleuse qui en est comme l'hématosine, car, aussitôt que par l'écrasement elle s'est répandue, il ne reste plus qu'une membrane incolore. La coexistence assez singulière de ces deux éléments constitutifs de la soi-disant neige rouge s'explique sans doute par ce fait, que l'infusoire se nourrit du contenu du *Protococcus*.



POSTES FÉDÉRALES (SERVICE D'HIVER).

Nous avons parlé des gravures : exécutées d'après les croquis de l'auteur, elles sont, presque à chaque page, le vivant commentaire du texte. Grâce à elles, grâce au luxe du papier et de l'impression, cet ouvrage, comme ses devanciers, devient un plaisir pour les yeux et fait honneur à la maison qui l'édite comme à la plume qui l'a écrit et aux crayons qui l'ont illustré.

(*Journal officiel*, 6 décembre 1877.)

M. Charles Yriarte est un heureux homme à la naissance duquel deux Muses ont présidé : c'est un écrivain délicieux et un dessinateur habile. On comprend que, lorsqu'il se met en route avec sa plume et son crayon, il ne revient que bien approvisionné de richesses de tout genre. Or le voilà revenu des bords de l'Adriatique, de Venise, de l'Istrie, du Quarnero, de la Dalmatie, du Montenegro et de toute la rive italienne, avec un splendide volume contenant le récit de ses excursions enjolivé d'un nombre considérable de gravures et de sept cartes.

Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, dit M. Yriarte, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux ornant leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien, le poète, le penseur, l'archéologue, le peintre, le géologue et le naturaliste trouvent dans cette matière féconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités.

Mais pourquoi insister ? M. Yriarte est bien connu dans le monde des lettres et des arts, et sa réputation, qui n'est plus à faire du reste, s'accroît pourtant chaque jour par de nouveaux travaux. Dans celui-ci le talent de l'écrivain s'allie à celui de l'artiste sous la forme la plus attrayante, car l'œuvre du dessinateur est la démonstration évidente du récit de l'historien. Que pourrait-on désirer de plus ?

(*Pays*, 7 décembre 1877. — PELLERIN.)

Parmi les publications de cette saison destinées à faire sensation, je dois citer en première ligne : *les Bords de l'Adriatique*, par Ch. Yriarte. Dernièrement, la croix de la Légion d'honneur venait récompenser chez Yriarte l'érudit écrivain et l'artiste raffiné. On peut se faire une idée de l'intérêt du volume dont je m'occupe, rien qu'en apprenant le nom de l'auteur. C'est à la fois un livre de l'attrait le plus vif, du style le meilleur, plein d'observations, d'aperçus nouveaux, de remarques profondes et un véritable musée rempli de plus de deux cent cinquante gravures sur bois, de grand mérite et d'une exactitude rare. Les événements dont l'Orient est le théâtre redoublent encore l'intérêt de ce superbe livre-album, qui de Venise vous conduit à Ghioggia, à Trieste, vous fait visiter l'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro, de la façon la plus intelligente et la plus précise, puis vous mène à Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

La reliure de ce bel ouvrage est digne de lui. Damasquinée comme un poignard monténégrin, elle porte le Lion de Saint-Marc associé à la Croix d'Italie et au Croissant oriental. C'est d'un superbe aspect et d'un cachet artistique parfait.

(*Sport*, 5 décembre 1877. — BACHAUMONT.)

La maison Hachette enchâsse tous les ans dans son écrin, déjà si riche, un gros diamant ; cette année c'est le magnifique ouvrage de M. Charles Yriarte, *les Bords de l'Adriatique*.

M. Charles Yriarte s'est déjà fait un nom très-apprecié des gourmets et des délicats ; c'est un poète, un romancier, un styliste, un peintre, enfin un artiste, un maître *ès arts* comme le moyen âge en comptait tant. Mais M. Ch. Yriarte n'a que cela du moyen âge ; c'est bien un moderne par l'esprit, les idées, le mouvement incessant de la pensée et les bonds fréquents et soudains de l'imagination.

Du reste, s'il est un livre d'actualité, c'est bien celui-ci, et on ne saurait trop étudier le chapitre que M. Yriarte consacre au Montenegro ; ceux où il parle, avec le même soin et la même compétence, de la Dalmatie et de Brindisi, ne sont ni moins curieux ni moins intéressants ; mais j'avoue que les pages sur Venise m'ont particulièrement charmé.

Remercions M. Ch. Yriarte : par le temps de politique qu'il fait, cela change heureusement l'esprit de voyager avec un guide si aimable, si gai de nature, si perspicace et armé d'une philosophie souriante à travers tout.

(*Le Nord*, 8 décembre 1877. — HENRI DE BORNIER.)

Comment, par exemple, donner en quelques lignes une idée quelque peu exacte du splendide ouvrage que M. Ch. Yriarte vient de publier : *les Bords de l'Adriatique*. — On ne peut rien imaginer de plus attrayant et de plus instructif à la fois que ce voyage féerique qui a pour point de départ Venise, pour principales étapes Trieste, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Montenegro, et pour terme la rive italienne : Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

Écrivain érudit, artiste exquis, penseur profond, conteur charmant, M. Ch. Yriarte nous transporte, par la vertu magique de sa plume, dans ces pays, les uns séduisants, les autres terribles ; il nous promène des lagunes ensoleillées aux âpres solitudes de la Montagne-Noire, et nous fait ensuite reposer sur ces rives bénies où règne l'éternel printemps. Non content de nous montrer les sites, il évoque l'histoire des contrées qu'il décrit, et nous en fait connaître les hommes avec une sûreté et une finesse d'observation réellement remarquables. Les événements d'Orient viennent encore ajouter, s'il se peut, au mérite de cette œuvre, en lui donnant un puissant intérêt d'actualité. Enfin plus de trois cents dessins, chefs-d'œuvre de la gravure sur bois, décorent et complètent les descriptions de l'auteur et font de ce livre une des productions les plus parfaites de la librairie contemporaine.

(*Derby*, 8 décembre 1877. — CHARBONNIER.)

Le livre de M. Yriarte est un bel et remarquable ouvrage. Il apprend la géographie et l'histoire de ces contrées ignorées, le crayon en main, car l'écrivain est en même temps un dessinateur exact, habile et infatigable. Ajoutons que la maison Hachette a donné pour cadre à ce récit intéressant et à ces nombreux croquis un livre au format superbe, orné de plus de trois cents dessins, signés Bayard, K. Girardet, Janet, Riou, Thérond, Valerio, Vierge, Catenacci et de dix autres non moins distingués.

(*Siècle*, 14 décembre 1877.)

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.